II, 7.

PROBLÈME DU MAL ET ANTHROPOLOGIE PHILOSOPHIQUE

Le cours d'aujourd'hui renvoie au cours quatre qui était sur "Morale et biologie", que je n'avais pas eu le temps de finir, et si vous n'avez pas le document, j'en ai quelques exemplaires ici sur le bureau. Ce cours-ci est le dernier de la série sur l'anthropologie bio-médicale, et si vous souhaitez continuer d'être informé des activités de la chaire, je vous serais reconnaissante de donner vos coordonnées à Jean-Paul Amann ou à **Hee Jinh Han**, coordonnées électroniques ou coordonnées postales, pour que l'on vous tienne au courant. Vous pouvez aussi les laisser à mon nom à l'accueil du Collège de France, et je vous rappelle que les documents de ce cours sont tous sur le site du Collège.

La leçon d'aujourd'hui s'intitule "problème du mal et anthropologie philosophique". Il m'est arrivé de dire qu'en étudiant les sciences de la vie, on rencontre forcément le problème du mal, c'est-à-dire les horreurs de la nature. Les médecins comprennent tout de suite..., de quoi je parle. Les biologistes résistent à entendre la chose, les biologistes sont en général davantage prêts à admirer les merveilles de la nature plutôt qu'à voir ses côtés noirs. Darwin pourtant était conscient des deux, et je vous ai, dans le document d'aujourd'hui, cité un texte qui sort de l'"Autobiographie" de Charles Darwin, et qui dit ceci, "certains auteurs sont tellement impressionnés par la quantité de souffrance qu'il y a dans le monde, qu'ils se demandent, en regardant tous les êtres sensibles, s'il y a plus de misère ou plus de bonheur, ou si le monde, dans son ensemble, est bon ou mauvais. Selon moi, le bonheur l'emporte, mais j'aurais du mal à la prouver. Si on admet ma conclusion, elle s'harmonise bien avec les effets que l'on peut attendre de la sélection naturelle." C'est-à-dire que, on se pose la question, "est-ce que finalement c'est mieux ou est-ce

que finalement c'est plus mal ?", et que la sélection naturelle "incite à hésiter", entre les deux. Je vous recommande beaucoup la lecture de l' "Autobiographie" de Darwin, qui est un texte court, qui est maintenant publié en français. Je vous avertis qu'il existe deux éditions, une édition expurgée, qui a été publiée par sa famille, peu après la mort de Darwin, et où la famille, par respect pour les proches et pour ménager les collègues, avait enlevé les passages critiques ou gênants et une édition complète qui a été faite par une petite-fille de Darwin, Nora Barlow, c'est celle-là que je cite mais les deux passages sont comparables. Cette réflexion que Darwin fait en écrivant sur le tard son autobiographie, évoque la dernière page de "L'origine des espèces", son grand livre, où il disait que, "le résultat de cette guerre de la nature, qu'est la sélection naturelle, qui se traduit par la famine et par la mort, est donc le fait le plus admirable que nous puissions concevoir, à savoir, la production des animaux supérieurs." On voit que Darwin balance le coût à payer, et le résultat obtenu, et qu'il penche pour "c'est admirable, donnez le résultat obtenu". D'autres insistent sur le coût. C'est un vieux problème philosophique que le problème du mal. André Laks dans un petit livre dont je vous recommande aussi la lecture, intitulé "Le vide et la haine", j'en donne la référence dans le document, rappelle que, dès les philosophes présocratiques on trouvait des gens, comme Parménide, qui faisaient l'hypothèse d'une unité du monde dans l'amour, et d'autres philosophes comme Empédocle, qui donnaient à la constitution de l'univers deux principes, la haine et l'amour. On peut évoquer aussi cette phrase de Platon, à la fin de "La République", "Dieu n'est pas responsable du mal", et c'est ce que dit la citation de Leibniz que j'ai mise en épigraphe au document du jour, et que je lis : "On peut prendre le mal métaphysiquement, physiquement et moralement. Le mal métaphysique consiste dans la simple imperfection, le mal physique dans la souffrance, et le mal moral dans le péché", le mal intentionnel. Et, dans un autre passage du même ouvrage, Leibniz ajoute, "mais l'origine du péché vient de plus loin, sa source est dans l'imperfection originale des créatures", originales ou originelles, mais le "original" est de Leibniz qui a écrit ça en français. Que signifie cette réflexion de Leibniz dans un livre qui est entièrement consacré à la réflexion sur le mal, et qui s'appelle "Essai de théodicée" ? Ce passage signifie que "dieu n'est pas méchant", le mal métaphysique qui est le mal dans la constitution même du monde, quand on dit que le monde n'est pas bien fait, c'est pas la faute de dieu, dieu ne l'a pas voulu comme ça, dieu a fait du mieux qu'il a pu. Il ne pouvait pas faire mieux que ça, il a agi selon un principe du "meilleur".

Le mal physique, nous l'éprouvons, tous, tous les êtres sensibles, et Leibniz fait cette réflexion que, même si on peut interpréter la souffrance des êtres humains, comme une punition pour leurs péchés, ce qu'il ne fait pas lui-même, même si on peut l'interpréter dans ce cas-là, comme une punition, on ne peut pas interpréter comme ça la souffrance des animaux, qui est injustifiable. Quant au mal moral, c'est donc le mal "voulu" par les êtres humains. L'entreprise de Leibniz, que lui-même a baptisé "théodicée", c'est un mot qu'il forge, en 1696, c'est-à-dire avant d'écrire ce livre-là, et qu'il forme sur le grec "**theos**" dieu, et "**dice**" la justice. On peut comprendre l'entreprise de Leibniz comme une doctrine de la justice de dieu, c'est la manière douce de comprendre, et on peut le comprendre aussi, comme le note **Jacques Brinswitt** dans l'introduction qu'il a faite à la réédition du texte, avec des notes, on peut comprendre que Leibniz se livre à un procès, en justification de dieu. Il dit en effet dans la préface de son livre, Leibniz, "c'est la cause de dieu que l'on plaide", dieu a besoin que l'on plaide sa cause parce qu'on a constaté que le monde est mal fait. Le sens de la démarche de Leibniz qui se situe dans la perspective tout à fait classique de la pensée occidentale c'est-à-dire une pensée à horizon chrétien, le message de Leibniz est que même dieu ne peut pas faire tout bon, il a fait le meilleur, la perfection n'existe pas. Et ce n'est la faute de personne, ni de dieu, qui a calculé, choisi, en sorte que l'univers soit le meilleur possible, dieu a calculé les mondes possibles et il a choisi le meilleur, ni les créatures qui sont mauvaises parce qu'elles sont limitées, en raison de leur limitation. C'est une idée que reprendra, au 20^e siècle, le philosophe Whitehead, à savoir, Whitehead qui se situe non pas dans la perspective d'un dieu créateur qui lance l'univers et qui le laisse aller, mais qui se situe dans la perspective d'un univers "autocréateur", et Whitehead pense que dans cet univers autocréateur, il pense tout comme Darwin, qu'il y a du bon et du mauvais, et que, finalement, tout bien pesé, ça penche un peu du côté bon.

On a reproché aux philosophes du 20^e siècle, d'avoir éludé le problème du mal et c'est pourquoi je me suis référée à un philosophe antérieur au 20^e siècle, qui le pose avec franchise, Leibniz.

Le 20^e siècle, en philosophie, a beaucoup pratiqué ce qu'on peut appeler "la rédemption verbale", en disant que le langage est le berger de l'être, etc., c'est-à-dire il a beaucoup reporté sur des solutions symboliques, linguistiques, l'idée que le bien est une illusion finalement. Il y a quelques exceptions, en particulier celle de Paul Ricoeur, et je vous ai noté dans les références, son petit livre intitulé "Le mal, un défi

à la philosophie et à la théologie", mais Ricoeur est lui encore, un philosophe chrétien, et il est dans la perspective à la fois philosophique et théologique. On trouve d'autres exemples, au 20^e siècle, de philosophes qui ont réfléchi sur le mal, vous connaissez sans doute le petit "Essai sur le mal" de **Nabert**, ou le livre de **Yankelewitch** "Le mal" ou bien les travaux de **Ana Arent** qui dans "Les origines du totalitarisme", caractérise le système totalitaire comme le mal. Mais beaucoup de gens ont considéré qu'il y a tout de même, en gros, un oubli du mal dans la philosophie du 20^e siècle, et, Jean-Louis **Schlegel** dans un article dans la série de la revue "Le Supplément", que j'ai déjà mentionné, lie indirectement cet état du 20^e siècle à l'analyse que fait Foucault à la fin de l'ouvrage "Les mots et les choses". Lorsque Foucault parlant de Nietzsche, dit que Nietzsche en proclamant la mort de dieu, a compris que la mort de dieu est en même temps la mort de l'homme. Si dieu est mort et l'homme aussi, on ne peut plus imputer le mal à dieu, il n'y a pas de dieu. Si l'homme sans dieu est mort comme dieu, on ne peut plus imputer le mal à l'homme, qui a perdu la dignité qu'il tenait de son élection divine, qui n'est plus qu'un singe, qui n'est plus qu'une transition, et pourtant au 20^e siècle, le mal est partout. Les guerres mondiales, les génocides, les camps de la mort, mais il n'est imputé à rien, sinon à des entités. C'est une des caractéristiques d'après **Schlegel** du 20^e siècle, d'avoir imputé le mal à des régimes, le régime nazi, le communisme, le totalitarisme, qui sont des entités et non pas des êtres personnels, on impute beaucoup de maux aujourd'hui à la société capitaliste libérale, c'est encore un système. **Ana Arent** disait que "les monstruosité du 20^e siècle, sont impensables et non-imputables." La question du mal est ainsi devenue une sorte de question taboue, et comme symbole de ce tabou, chez les philosophes, pas chez les biologistes, c'est le sens de la leçon d'aujourd'hui, comme symbole de ce tabou, j'ai choisi de vous rappeler un petit passage du livre de Tolstoï, "La mort d'Ivan Illich", ce petit passage se trouve au moment où Ivan Illich, se sentant malade, vraiment très mal, va voir le médecin, le médecin l'examine, ne dit rien, Illich veut lui demander, "mais enfin c'est grave ? Qu'est-ce que j'ai ? Est-ce que je vais mourir ?", et, en réalité, il hésite à poser la question, et voilà le passage : "le praticien le fixa sévèrement, d'un seul œil, à travers ses lunettes, et sembla le tancer : accusé, si vous ne vous contentez pas de répondre aux questions qui vous sont posées, je vais être obligé de vous faire expulser de la salle d'audience." Ivan est un magistrat, il s'imagine dans le rôle de l'accusé, alors qu'il est devant son médecin, et finalement il lui pose une question

très très atténuée, très polie, très courtoise, une question qui ne demande pratiquement rien. Il renonce à affronter le problème, publiquement.

Nous allons voir, dans la suite de cette leçon, comment médecins et biologistes, eux, affrontent le problème, et à mesure des avancées très spectaculaires de la biologie et de la médecine au 20^e siècle, ils l'affrontent de façon, dirais-je, aigüe. Les médecins plus directement mais souvent plus silencieusement que les biologistes. Voyons d'abord le problème du mal dans l'optique médicale.

Canguilhem était un philosophe qui avait fait ses études de médecine, qui a très peu pratiqué la médecine, mais il avait de la médecine une connaissance "par l'intérieur". Il a souvent souligné comment, la connaissance biologique vient de la médecine. Et sur ce point il rencontre l'analyse faite par Ernst Mayr, le biologiste et historien de la biologie, que j'ai cité et qui est mort il y a un mois et quelques, Mayr disait que "la biologie se divise en biologie des organismes et en biologie des populations", la biologie des populations trouve ses racines dans l'histoire naturelle qui remonte à l'Antiquité, et la biologie des organismes trouve ses racines dans la médecine, qui remonte aux origines de l'espèce humaine. Il y a toujours eu une médecine. Comment y a-t-il toujours eu une médecine ? Il y a eu une anatomie parce que les médecins faisaient des dissections pour comprendre qu'est-ce qui s'était mal passé. Il y a eu une physiologie beaucoup plus tard que l'anatomie, beaucoup plus tard, avec Claude Bernard, au 19^e siècle, il y a eu une physiologie parce qu'il y avait une pathologie et un effort des médecins pour comprendre le fonctionnement de l'organisme. La biologie des organismes vient de la pathologie, et Canguilhem insiste toujours pour dire, que ce que les médecins ont tendance à oublier, c'est que, eux, médecins, existent parce que les malades les appellent. Ce sont les malades qui appellent les médecins. C'est la souffrance humaine qui a appelé l'existence de la médecine comme réponse à cette souffrance, la médecine est une réponse à un aspect du problème du mal, un aspect ou plusieurs aspects, dysfonctionnements organiques, douleurs, mal-être, souffrance, vie entravée, on a un riche vocabulaire pour caractériser ce qui ne va pas, et qui justifie que l'on aille chercher un médecin.

La grande idée de Canguilhem, qui fonde sa thèse de médecine sur le normal et le pathologique, c'est que "l'organisme vivant est normatif", normatif c'est-à-dire qu'il se régule lui-même, il se met à transpirer quand il fait chaud, à frissonner quand il fait froid, et ce sont des réactions adaptatives. Quand il se blesse il cicatrise, il réagit à l'invasion microbienne par la fièvre, et cette normativité signifie que,

l'organisme est "polarisé", c'est le vocabulaire de Canguilhem. Il dit, "il n'y a pas d'indifférence biologique, un organisme sait ce qui est bon pour lui, sait ce qui est mauvais pour lui, fuit ce qui est mauvais pour lui et va vers ce qui est bon pour lui, dans le domaine alimentaire, par exemple, un organisme en bonne santé, a une flexibilité dans la manière de se normer, c'est-à-dire il est capable de s'adapter, ou d'adapter sa norme à un grand nombre de conditions de vies différentes, et un organisme qui tombe malade, qui "tombe malade", est un organisme qui sent que sa norme n'arrive pas convenablement à maîtriser la situation", d'où l'appel au médecin. Le problème du mal est rencontré par Canguilhem, de deux façons, et Canguilhem écrit le mot "mal", problème du mal, dès sa thèse de médecine, et même de "mal radical", il utilise une expression de "mal radical". La pathologie "ordinaire", celle dont on peut se remettre, la rougeole, la varicelle, la tuberculose, etc., la pathologie ordinaire c'est quelque chose qui est éprouvé par l'organisme comme anormal, comme un dérangement, dont l'organisme cherche à sortir pour revenir à son état de bien-être, la normale, mais l'organisme en question, est encore normatif, et cette normativité règle l'activité du médecin, c'est-à-dire ce que le médecin vise, c'est à rétablir un état normal. Canguilhem souligne bien, et les médecins le savent, que l'on ne retrouve pas son innocence première, que la maladie laisse toujours des traces, que l'équilibre second n'est pas le même que l'équilibre premier, néanmoins, ce que la médecine cherche à faire c'est à rétablir l'organisme dans un état de bonne santé. Un autre mal, celui-là méritant le nom de "radical", est celui que Canguilhem a rencontré un peu plus tard que sa thèse de médecine, lorsqu'il a été question, ou lorsqu'il a pris conscience des textes sur les "erreurs innées du métabolisme" que l'on appelle aujourd'hui des "maladies génétiques". Dans ces maladies génétiques, l'organisme peut être considéré comme ayant été doté par la nature d'une mauvaise norme, d'une mauvaise normativité. Il a une mauvaise constitution, c'est lorsque cette constitution est létale, un raté de la vie, c'est lorsque cette anomalie est plutôt un bénéfice, possiblement un succès de la vie, qui sera sélectionné, mais le risque de "mauvaise norme" est un risque que même Canguilhem avait sous estimé, puisqu'aujourd'hui on connaît la part très grande du ratage de la vie par exemple dans la procréation humaine, le très grand nombre d'avortements précoces, pour probables causes d'anomalies chromosomiques ou autres causes, le nombre de nouveaux-nés qui viennent au monde avec de lourds handicaps, ou aujourd'hui dont on termine l'existence avant la naissance, pour éviter qu'ils aient une vie obérée par

un lourd handicap, sans compter les populations humaines ou animales, éliminées par des famines, des canicules, le dessèchement des puits ou des rivières, etc. Et, on peut ici, reprendre la constatation de Leibniz, "la mort n'est rien en comparaison des souffrances endurées pour arriver, finalement, à mourir". Ces maux que la médecine essaie de soigner, comment peut-elle faire, ou, quelle est la portée de l'action médicale ?

Je vous ai cité un passage de Claude Bernard... D'abord je vous avais cité un passage de Canguilhem, dans sa thèse qui est très parlant, qui illustre bien ce que j'ai commenté, "en matière biologique, je cite, c'est le pathos qui conditionne le logos parce qu'il l'appelle. C'est l'anormal qui suscite l'intérêt théorique pour le normal, des fonctions ne sont révélées que par leurs ratés, la vie ne s'élève à la conscience et à la science d'elle-même, que par l'inadaptation, l'échec et la douleur". La médecine apparaît comme un contre-échet, contre-douleur, contre-inadaptation, elle cherche à réadapter l'organisme, à lui redonner du succès, à calmer sa souffrance. Mais Claude Bernard nous dit, dans un passage assez mystérieux de ce livre posthume, très posthume, publié en 1947, alors que Claude Bernard est mort soixante ans avant, "Principes de médecine expérimentale". En fait Claude Bernard n'a publié lui-même que l'introduction, à ce livre que vous connaissez, "Introduction à la médecine expérimentale", mais dans "Les principes de médecine expérimentale", un très gros livre dont on a essayé de reconstituer le plan pour lequel Claude Bernard avait fait des esquisses, Bernard écrit ceci, "il n'y a pas de médecine d'artistes, parce qu'il n'y a pas d'œuvres d'art médicales". Que veut-il dire par là ? Il veut dire que les médecins ne font pas de miracles, que les médecins ont toujours tendance à croire qu'ils font des miracles, ou que les malades ont tendance à prêter aux médecins le pouvoir de faire des miracles. Ce sont les guérisseurs qui font des miracles, ou les prestidigitateurs, ou les magiciens, les médecins ne sont pas des guérisseurs, ils ne font pas mieux que la nature, ils réparent. En disant qu'il n'y a pas de médecine d'artistes, Claude Bernard veut simplement dire qu'il n'y a pas de médecine charlatanesque ou qu'il ne devrait pas y en avoir.

Beaucoup de médecins ont exprimé l'horreur que présente à leurs yeux, la maladie qu'ils essaient de soigner. Jean Bernard a souvent dit comme il est insupportable de voir des enfants atteints de leucémie, et menacés ou mourir de leucémie. Je me souviens de Bernard Dreyfus, le grand hématologiste, qui avait fait le diagnostic d'une maladie cancéreuse, du sang, chez une mère de plusieurs

enfants, jeune, mère jeune et enfants jeunes. C'était la vieille école, Bernard Dreyfus, il a dit à cette femme, "c'est pas grave, faites-moi confiance, je m'en occupe". Je m'en occupe. Il savait, il n'a rien dit. Il savait qu'elle était condamnée, il n'a rien dit, la personne est sortie de la salle de consultation, et Dreyfus se dresse debout, lève la main vers le ciel, et dit, "mais qu'est-ce que tu fais, toi là-haut !?" Je vous ai cité ici un texte qui exprime le point de vue du patient, d'un patient extrêmement digne, qui ne se plaint pas de son état, et qui dit ceci, c'est extrait du livre de Jean-Dominique Bauby, "Le scaphandre et le papillon". Ce journaliste qui un jour a fait un accident vasculaire cérébral, et qui s'est retrouvé avec le syndrome du "locked-in", de l'enfermement à l'intérieur de soi. Il écrit ceci, il écrit en dictant par le mouvement d'un œil, je cite, "jusqu'alors je n'avais jamais entendu parler du tronc cérébral, ce jour-là, j'ai découvert de plein fouet cette pièce maîtresse de notre ordinateur de bord, passage obligé entre le cerveau et les terminaisons nerveuses, quand un accident cardio-vasculaire a mis ledit tronc, hors circuit". Autrefois on appelait cela "transport au cerveau", et on en mourait en toute simplicité. Le progrès des techniques de réanimation a sophistiqué la punition. On en réchappe, mais flanqué de ce que la médecine anglo-saxonne, a justement baptisé le "locked-in syndrome", paralysé de la tête aux pieds, le patient est enfermé à l'intérieur de lui-même, avec l'esprit intact et les battements de sa paupière gauche pour tout moyen de communication. Il est "tombé malade". Ce que Bauby suggère, et que beaucoup de témoignages de malades renforcent, c'est l'idée que soigner, bien que la médecine soit capable de performances magnifiques, "soigner, c'est souvent ajouter un mal au mal".

Pour illustrer cette notion, je vous ai d'abord repris un texte qui vient de la thèse de médecine de Louis Ferdinand Céline. Un très beau texte sur Samuel Weiss, ce médecin autrichien qui a pressenti que si les femmes mouraient en couches, spécialement dans une maternité de Vienne, c'est parce que les étudiants venaient examiner ces femmes en sortant de la salle d'autopsie. Et Céline, dans cette thèse de médecine qui est un morceau de bravoure à l'honneur de Samuel Weiss, écrit ceci, "il faut se souvenir qu'avant Pasteur, plus de neuf opérations sur dix en moyenne, se terminaient dans la mort ou par l'infection, qui n'était qu'une mort lente et bien plus cruelle". L'intervention chirurgicale avant l'asepsie et l'antisepsie, introduites par Pasteur, c'est 90% de mortalité, dont un certain pourcentage comme le dit Céline de mortalité cruelle. Un autre témoignage tout à fait contemporain est

celui que m'a communiqué Madame Poeydomenge, dont l'article doit paraître dans une revue qui s'appelle "La revue de psycho-oncologie". Cette femme témoigne avoir vécu vingt-huit ans avec le cancer, ce qui, dit-elle, lui a donné le temps d'élever ses enfants, et c'est un succès magnifique de la médecine d'avoir permis à cette femme, qui a eu un cancer du sein, récurrence de cancer du sein, cancer de l'ovaire, deux récurrences de cancer de l'ovaire, de survivre et d'élever ses enfants, et d'arriver aujourd'hui à l'âge de la retraite. Elle mentionne cependant, dans ce texte qu'elle a écrit, en disant qu'elle a besoin d'écrire, elle signale d'abord l'effet dévastateur des soins, et elle explicite cela. "Ce sont les traitements qui m'ont éprouvée et non les cancers ou leurs récurrences, qui avaient l'immense qualité d'être discrets, silencieux, non douloureux, mais le défaut insupportable de me prendre par traîtrise." Le mal du cancer est un mal parce que sournois, vécu comme une menace sournoise. Le mal du traitement, les vomissements, le fait de perdre ses cheveux, etc., la fatigue immense qu'elle décrit, c'est l'effet dévastateur des soins, qui font qu'elle a passé plusieurs périodes dans sa vie ne pouvant rien faire d'autre que de subir. Et, s'y rajoute un troisième mal, qu'elle mentionne à plusieurs reprises, et par exemple celle-ci : elle a consulté, les personnes atteintes de cancer ont souvent recours à des médecines parallèles, elle a consulté un homéopathe, et elle écrit ceci, "une fois encore, l'homéopathe m'avait reproché de ne pas savoir conduire ma vie, en m'étant laissée reprendre par la maladie". On lui a, à plusieurs reprises, reproché que, si elle faisait ces cancers récidivants, c'est parce que "quelque part" comme on dit aujourd'hui, elle le voulait, elle en était responsable. C'est un soupçon fréquent, dans le cas du cancer, et contre lequel cette patiente se rebelle, d'abord elle quitte son homéopathe et, elle a certes fait une psychanalyse, deux même, mais elle est psychologue elle-même, elle souligne que la psychanalyse ne peut avoir de valeur que d'accompagnement, et certainement pas de recherche des causes du cancer, qui sont du ressort de la médecine, de l'oncologie.

Cette souffrance-là est une souffrance psychique, celle du reproche, que, "elle a voulu son cancer", elle ne sait pas comment mais... elle l'a voulu, il faut qu'elle cherche comment ! Il y a des souffrances psychiques non suscitées et qui vivent pour elles-mêmes, si j'ose dire. Un tout petit livre récent de Jackie Pigeaud, cet historien de la médecine, qui est en même temps un littéraire de formation, et qui a écrit de merveilleuses choses sur le corps humain, Pigeaud dans le petit livre intitulé "Sois singe, oh ma douleur !", parle de l'hypocondrie. L'hypocondrie qui est un mal

psychique, que l'on promène avec soi, et dont il faut s'accommoder, on est comme ça, c'est une souffrance intérieure, c'est comme un petit démon, je le cite, "c'est le petit bonhomme intérieur, qui se ratatine et qui fait des grimaces, ce singe qui marche à mes côtés, et que j'habite pourtant, est né de mon propre non-être, et le seul remède qu'il me reste est d'essayer de l'appivoiser". Que de gens vivent avec de petites difformités psychiques soigneusement cachées à leur entourage, très gênant dans la vie, dont elles souffrent, et qu'elles ont fini par apprivoiser.

Une autre source de souffrance médicale est liée aux hésitations que les médecins ont à apaiser la douleur. Roselyne Rey, qui savait ce dont elle parlait, elle est décédée d'une récurrence de cancer du sein, toute jeune, dans sa trentaine, Roselyne Rey qui a écrit un livre intitulé "Histoire de la douleur", raconte essentiellement comment dans l'histoire de la physiologie, on a de mieux en mieux compris, scientifiquement, le phénomène de la douleur, mais, de temps à autres, et particulièrement dans des encadrés du livre, elle signale les réticences des médecins à donner les médicaments qui soignent la douleur, elle raconte comment les religieuses infirmières avaient tendance à garder les produits dérivés de l'opium dans l'armoire à pharmacie et à ne pas les donner aux patients, et elle cite le grand neurologue, qui était **Lermite** et qui écrit "certains médecins donnent trop largement de la morphine. Il ne faut injecter de la morphine à un sujet que si, réellement, on a la certitude, que le malade souffre beaucoup." Mais on n'est pas à la place du malade, c'est très difficile de se former la certitude... Je continue la citation, "il ne faut pas donner de la morphine à tort et à travers", et le commentaire de Roselyne Rey, "combien de souffrances ont été endurées par des malades au nom de cette prudence thérapeutique, au nom de cette trouble réticence à soulager la souffrance des autres ?"

J'avais prévu un passage sur les greffes d'organes mais je vais passer là-dessus, vous pouvez vous référer au livre de Claire Boileau que j'ai mentionné dans ma liste de références, et où elle évoque... Je voulais parler des greffes d'organes parce que je suis tombée sur un éditorial de Bourdieu, où j'ai vu, à n'y pas croire, Bourdieu disant "le corps c'est sacré". Le corps c'est sacré ? Bourdieu ? Le corps humain, il parlait des trafiques d'organes, et dans son livre, Claire Boileau évoque d'une part, le haut-le-coeur du médecin qui prélève, qui prélève sur un patient atteint de mort cérébrale, et qui au moment où il se met à ouvrir le corps, le corps tressaute, "il a bougé !" Et on lui dit, "c'est normal", forcément, on le maintient sous respiration,

etc., son cœur bat, "c'est comme une grenouille décérébrée", on lui dit... Je voulais évoquer aussi le malaise du greffé, d'une part lorsqu'il pense au donneur, d'autre part lors de ses rejets de greffes. La distance entre le rêve et la réalité, est très très bien mise en évidence par Claire Boileau, qui est une anthropologue, qui a fait une enquête sur les greffes d'organes, qui montre que l'on a rêvé de greffes revitalisantes, c'est-à-dire de greffes qui vous feraient sentir mieux que vous êtes, et que ce que l'on a, ce sont des échecs, des mutilations des donneurs, et quelquefois des contaminations des receveurs par des maladies transmises par les organes du donneur.

Une dernière remarque, qui touche l'aide humanitaire : on considère de nos jours que l'une des plus grandes avancées de la civilisation ce sont ces organisations humanitaires qui parcourent le monde, elles sont très très nombreuses, elles sont représentées auprès des organisations internationales, l'UNESCO, l'OMS, l'ONU, etc., et ces organisations humanitaires sautent partout où il y a des êtres humains qui ont besoin d'aide, pour les aider, pour apporter de la nourriture, pour apporter des vaccins, des traitements, etc. Il y a eu, il y a quelques années, un numéro spécial de la revue "Agora", que je cite, qui s'appelle "Le désordre humanitaire", et qui signale que, cette aide humanitaire qui est toute bien intentionnée, puisque son objectif est d'aider des gens qui sont dans la peine, dans la détresse, que cette aide humanitaire illustre la notion qu'on peut faire beaucoup de mal en faisant du bien. Et ce numéro reproche à l'aide humanitaire, de se substituer à la justice, au nom de la solidarité, de se mettre au-dessus des lois, qu'elle transgresse, et de promener partout une irresponsabilité complète, parce que l'aide est unilatérale, que les personnes aidées n'ont personne à qui se plaindre si ça ne va pas, et que, les organisations humanitaires, parce qu'elles sont présupposées bonnes, ne rendent de comptes à personne. C'est certainement un plaidoyer injuste parce qu'orienté tout dans un sens, ces organisations humanitaires font beaucoup de bien, en même temps, mais comme disait Leibniz, "le mal est caché sous le bien", est comme masqué par lui, Leibniz dit ça.

Quittons maintenant ce tableau des horreurs médicales, des horreurs rencontrées, dans la médecine, en dépit de ce que la médecine est faite "pour" le bien, le propos de la médecine, la visée de la médecine, est de faire du bien, et voyons comment des personnes saisissant dans la réalité, quelque chose qui va de travers s'engagent et par quelles motivations ces personnes s'engagent avec

l'évidence "qu'il faut faire quelque chose". La vocation médicale est souvent de cette nature, la vocation des humanitaires est souvent de cette nature, un beau jour l'évidence que "il faut" faire quelque chose, qu'il faut changer le monde, qu'il faut changer un aspect de la réalité, et que l'on ne peut faire que mieux, donné l'état délabré de ce que l'on observe. Là, je m'inspire d'un ouvrage qui n'est pas encore en voie de publication, qui est en préparation, qui est rédigé par un collectif de femmes, Compagnon, Deschamps etc., c'est dans ma liste, et ces femmes sont toutes des femmes qui ont, à un moment donné, décidé de se mettre au service d'une collectivité humaine, pour changer les choses et que cela aille mieux. Ce qui a déclenché l'engagement de l'une d'entre elles, qui sort de l'ENA, qui travaille dans la haute administration, c'est la mort de sa mère et l'accompagnement de sa mère pendant qu'elle était malade d'un cancer et qu'elle est morte à l'hôpital, cette personne a souffert de l'insuffisance des soignants, de l'absence d'informations qu'on lui a données, de l'indifférence, de l'arrogance des médecins, et, elle a décidé de faire quelque chose. C'est elle que je cite, qui a la phrase, "j'attendais compréhension et apaisement, je ne les ai pas trouvés, alors j'ai trouvé ma colère", et la colère lui a fait entreprendre quoi ? Elle est entrée dans l'administration de la Santé, elle a eu à s'occuper du dossier des interruptions volontaires de grossesses, puis du dossier de la maltraitance des malades mentaux, et là, elle raconte qu'à l'occasion d'une inspection, à la Martinique, elle a visité l'hôpital psychiatrique de Colson, en 2003, ce n'est pas de l'histoire ancienne, et elle donne un tableau hallucinant de l'état de délabrement et d'abandon de cet hôpital et des malades qui y sont ! Et devant un tableau pareil, vous vous dites, "évidemment, il faut faire quelque chose", et elle n'est pas inutile à l'administration de la Santé. Une autre de ces femmes est une juriste qui s'est engagée à l'association AIDES au moment où démarrait cette association en France, et où les malades du SIDA n'avaient pas encore de traitement, où aucun traitement n'était disponible, elle a contribué à organiser l'association, et à aider cette association à faire pression sur les médecins pour améliorer l'accueil des malades du SIDA. Et lorsque les traitements sont apparus, elle a quitté cette association AIDES et elle est passée à La Ligue contre le cancer, où elle a été à l'origine de l'initiative des États généraux des malades atteints de cancer. Vous avez peut-être conscience que, trois fois déjà, il y a eu des États généraux des malades atteints de cancer, et que ces États généraux ont donné la parole aux malades. L'évidence qui la meut, elle, c'est que, la communauté des

malades du SIDA d'abord et la communauté des malades du cancer ensuite, n'avaient pas le moyen de s'exprimer, n'avaient pas, ne savaient pas se faire écouter. Les malades avaient toutes sortes de plaintes, mais ils ne savaient pas où les dire. Ou bien les systèmes de santé sont insensibles à ces plaintes, et son objectif a été de changer les choses pour qu'il y ait une voie d'expression, et cette voie d'expression a permis une transformation relative de la réalité. Une troisième de ces femmes est une infirmière, qui a été déclanchée dans son action par la constatation que, en trente années, entre les années 1960 et 1990 à peu près en France, on a évacué, ne devrait-on pas dire "déporté" en France, près de un million de personnes très âgées, vers des hôpitaux gériatriques situés très loin, très à l'écart des grandes villes, loin de leur famille, dans la solitude, sans que personne s'en émeuve. Sauf ! Simone de Beauvoir qui avait signalé ce fait dans son ouvrage intitulé "La vieillesse", et cet ouvrage, cette mention dans l'ouvrage, avait donné lieu à un film, mais le film a été perdu, c'est dire si la chose a suscité peu d'intérêt dans la collectivité. Cette infirmière a contribué à réorganiser la manière dont on gère la fin de vie des personnes très âgées, c'est encore un chantier ouvert et qui réclame beaucoup de travail.

Ce que l'on peut tirer de ce témoignage, de personnes qui se sont engagées pour que les choses aillent mieux, et qui semblent avoir réussi à faire qu'elles aillent effectivement mieux, c'est que, les évidences sont dispersées et disparates, que, à chaque fois, la réponse à la constatation qu'il y a quelque chose à changer pour que ça aille mieux, nécessite une action collective et non pas une action individuelle, peut-être même une action institutionnelle et pas seulement une action individuelle, mais, troisième constatation, dans ces cas, il semble que le rôle de l'engagement individuel lorsqu'il est fort, soit décisif pour remettre en marche la collectivité. Mais on dira "ça, ça se passe en milieu de soin, et c'est des femmes", mais le gros des troupes c'est-à-dire le gros de la société, et en particulier les philosophes, bien portants, résistent à ces évidences, ne les voient pas. Ce n'est pas qu'ils ne veulent pas les voir, mais on ne les voit pas dans la vie courante. J'ai été frappée effectivement, en lisant un ouvrage de Séguy-Duclot, paru récemment, dont je vous donne la référence, Séguy-Duclot, "Penser la vie. Enquête philosophique". C'est un maître de conférence en philosophie, qui a essayé de comprendre ce qu'est la vie d'après les acquis de la biologie et de la médecine actuellement, et il a très bien fait son travail, livresque, il a très bien compris que la vie est un processus normatif, auto

réplicatif, il a très bien compris que l'une des leçons de la théorie de l'évolution, c'est qu'il y a prima de la reproduction sur la survie individuelle, mais, il a tendance à traiter la maladie en vieux stoïcien, par une réduction au symbolique. Il parle de réduction au symbolique, des aspects morbides de l'existence, et il dit "quand on est malade il faut être digne". Eh oui ! C'est pas toujours facile ! Donc, même un philosophe qui s'est intéressé aux connaissances acquises, en biologie, en sciences de la vie, n'a pas eu cette évidence qu'il y a dans la vie des choses qui ne marchent pas, et qui demandent que l'on intervienne, qui appellent, qui semblent appeler l'intervention. Hans Jonas appelait ça "l'injonction de la réalité". Il y a des réalités qui vous appellent à faire, "à faire", à donner. Cette déception que j'ai eue, un peu en lisant Séguy-Duclot, tout en remarquant la bonne qualité de son travail, je l'ai compensé par la découverte d'un texte de Peter McCormick, un philosophe, professeur de philosophie, tout à fait contemporain, qui dans ce petit livre intitulé "When famine returns", quand la famine revient, pose la question, "que fait un philosophe ou un étudiant de philosophie, qui a à manger tous les jours, parce que là où on fait de la philosophie ou là où il y a des départements de philosophie, en général on ne meurt pas de faim, que fait un philosophe ou un étudiant de philosophie devant le fait, que tous les jours, dans le monde, trente mille enfants meurent de famine ? Est-ce qu'il va continuer à argumenter en éthique ou bien est-ce qu'il va faire quelque chose ? Est-ce qu'il ne devrait pas faire quelque chose ? Mais faire quoi ? Donc la philosophie ne rend pas nécessairement aveugle à ces aspects du monde.

J'aborde maintenant mon second point, le problème du mal vu du point de vue du biologiste de l'évolution. J'ai considéré précédemment la biologie des organismes et la médecine, je regarde maintenant ce qui s'est passé en biologie de l'évolution, et là encore, je constate, que le gros de la réflexion depuis un siècle ou un siècle et demi, se passe chez les biologistes, et que, du côté des biologistes, la conscience qu'il y a un problème du mal est aigue.

La question, je l'avais déjà posée lorsque j'avais parlé de Darwin et de Thomas Huxley, dans la leçon sur "Morale et biologie" et je vais vous rappeler très rapidement, les grandes lignes du problème. L'idée générale, c'est que les leçons de la biologie pourraient être que la nature fait quelque chose pour nous aider à aller dans le sens du bien. Le bien, c'est "aimez-vous les uns les autres". Le bien c'est le

comportement altruiste, rappelez-vous, Darwin cite la règle d'or "fais aux autres ce que tu voudrais que les autres te fassent". Le bien donc c'est l'altruisme. Le mal c'est, "je vous marche sur le ventre pour arriver à mes fins", et ce mal ressemble à la loi de la sélection naturelle. Darwin pose le problème dans son ouvrage de 1871, "La descendance de l'homme", à propos de l'origine du sens moral, c'est-à-dire de l'origine des comportements altruistes au cours de l'évolution des espèces. L'espèce humaine, se dit Darwin, est une espèce sociale, il y a beaucoup d'autres espèces sociales, en particulier chez les mammifères, et les espèces sociales connaissent l'entraide, à l'intérieur de l'espèce. La sélection naturelle a donc pu favoriser les groupes dans lesquels les individus s'entraident, parce que l'entraide, à l'intérieur du groupe, peut être un avantage adaptatif pour l'espèce, ou pour le groupe. Mais, cette hypothèse faite par Darwin, soulève deux types de problèmes : d'une part, comment est-ce que les membres du groupe résolvent leur ambivalence morale, c'est-à-dire entre se sauver soi-même, en face du danger, et se sacrifier pour sauver son petit, en face du danger, comment choisir ? Et d'autre part, si la vie sociale développe des vertus altruistes, cela, et Darwin l'a très clairement remarqué, cela atténue à l'intérieur du groupe, la sélection naturelle, cela fait échec à la sélection naturelle si les membres du groupe s'entraident, les petits qui ne sont pas capables de se défendre, vont être aidés par les adultes et ils ne vont pas être mangés par le prédateur. Or la sélection naturelle voudrait qu'ils soient mangés. Donc à la longue, le groupe va perdre de sa valeur compétitive parce que ses membres seront moins compétitifs. Darwin en tire l'idée, simplement, que le progrès n'est pas inéluctable, mais que l'un dans l'autre, je le cite, "le progrès est plus général que la rétrogradation", c'est-à-dire qu'il pense que l'évolution est bien allée dans ce sens d'un altruisme de groupe, qui a été sélectionné et de l'extension de cet altruisme. Après Darwin, tandis que **Kropotkine** et Spencer voient avec optimisme, les groupes évoluer selon les lois biologiques vers une coopération de plus en plus large et donc former des collectivités de plus en plus étendues, avec un altruisme étendu, Thomas Huxley, lui, à la fin de sa vie, Thomas Huxley jeune compagnon de Darwin, mais à la fin de sa vie, en 1893, rejette cet optimisme qui a été à un moment dominant dans la postérité de Darwin, et Huxley, lui, vient à penser qu'il faut connaître la dure loi naturelle de la lutte pour l'existence, et de la sélection, non pas pour suivre cette loi, mais pour la combattre, c'est-à-dire la nature ne va pas dans le sens du bien, et nous devons nous opposer à cette loi naturelle. Il admet sans doute, Thomas Huxley, qu'il

existe une disposition innée à la sympathie, mais il demande que l'on reconnaisse que, la sélection naturelle ne peut qu'avoir renforcé une autre tendance chez les individus, à savoir l'agressivité, et autant la sympathie est peut-être utile à l'intérieur des groupes, autant l'agressivité des individus est indispensable pour défendre la survie du groupe contre les attaques extérieures. Dans sa conférence d'Oxford, Huxley nous dit donc que ce que nous apprend la science à travers la découverte des lois d'évolution, c'est que la vie naturelle est lutte et souffrance, c'est dit-il, une vie de gladiateur, et nous ne voulons pas de cette vie-là. L'espèce humaine, si elle veut le progrès moral et social, exigera non pas que l'on suive la nature, mais qu'on la combatte, qu'on rejette le processus de sélection aveugle, et il voudra que les êtres humains imposent à la nature leurs propres fins humaines, leur propre ordre humain. Il donne des exemples : dans les sociétés civilisées, on n'éradique pas la pauvreté en tuant les pauvres, on n'éradique pas le crime en tuant les criminels, on s'efforce de transformer les conditions d'existence, pour qu'il y ait moins de pauvres et moins de criminels. Huxley ne se dissimule pas que c'est une tâche difficile, et qu'il y a toujours un risque, que l'espèce humaine retourne, régresse, à l'état naturel, parce que, dit-il, les lois naturelles incluent la loi de Malthus, que "les populations ont toujours tendance à croître plus vite que les ressources", et donc les populations vont se battre pour les ressources. La surmultiplication recrée des déséquilibres et donc des guerres entre les groupes. Si les êtres humains cherchent à promouvoir l'entraide à l'intérieur des sociétés, les sociétés seront contraintes de se faire la guerre les unes aux autres, il disait ça à la fin du 19^e siècle, le 20^e siècle a largement vérifié ça... Huxley ne se dissimule pas non plus que le fait que les enfants naissent avec un fort instinct de s'affirmer, et d'agresser, bien que les enfants soient très perfectibles, en particulier par l'éducation, ils menacent perpétuellement les sociétés d'un retour à la violence puisqu'il y a succession des générations et naissance de jeunes gens qui ont toute fraîche cette pulsion agressive. Freud doit méditer là-dessus.

J'avais aussi la dernière fois, - ça c'est le résumé succinct de ce que j'avais dit -, j'avais aussi montré comment ce message de Darwin et de Huxley, a été assimilé et traduit dans leur propre manière de voir par Bergson, Charles Nicolle, Bergson, lui qui admet l'idée que l'effort de civilisation va en sens inverse de la nature et qu'il reste un instinct de guerre au fond des individus, mais Bergson qui pense que l'organisation sociale est le fait d'une volonté collective, qui va, avec succès, on

l'espère, il a travaillé pour la Société des Nations, qui va élargir le cercle du groupe jusqu'à l'humanité toute entière. Et, Bergson, d'une façon assez optimiste en fin de compte, dit que l'on a les techniques pour s'organiser en société universelle et que l'on a seulement besoin maintenant, de trouver l'inspiration pour animer ces organisations internationales en voie de construction. Charles Nicolle lui, voit plutôt la solution au problème dans la sagesse individuelle que dans l'organisation collective, il enregistre le message et en conclut que, ce que la science nous apprend est que les équilibres naturels changent, que, il est difficile de parler de progrès, que la nature ne poursuit aucun but, et en particulier pas le but de nous civiliser, et il propose ce qu'il appelle "une morale biologique", qui est la morale de créer des équilibres instantanés, des harmonies instantanées, chacun dans sa propre vie.

Avec Bergson et Charles Nicolle, j'étais dans la période qui est entre les deux guerres mondiales. Je vais reprendre la réflexion, à cette période, et évoquer deux autres personnes qui ont reçu le message de Darwin et Huxley, et qui ont reposé le problème à leur manière, l'un est Elie Metchnikoff, un chercheur de l'Institut Pasteur, donc encore un médecin, et l'autre Sigmund Freud. Metchnikoff dans son ouvrage intitulé, "Étude sur la nature humaine, essai de philosophie optimiste", donc le titre nous dit dans quel sens il va aller, dans le sens de l'optimisme, Metchnikoff dit que la science aujourd'hui, nous donne un certain nombre de données, nous offre un certain nombre de données qui nous permettent de savoir d'où nous venons. "L'homme, dit-il, est une sorte d'avorton de singe, doué d'une grande intelligence, et capable d'aller très loin", fin de citation. Il pense que les données que l'on a sur l'évolution permettent de croire que le passage du singe anthropoïde à l'homme, a été brusque, entraînant dans l'espèce humaine, une série de dysharmonies organiques, je dis "dysharmonie" il dit "désharmonie", "une série de désharmonies organiques". Vous avez peut-être entendu Yves Coppens dire que l'acquisition de la station debout nous a valu d'avoir mal au dos et d'avoir des varices !, et que la plupart des gens, en prenant de l'âge, connaissent ces deux maux, c'est le prix à payer pour la station érigée. Les dysharmonies signalées par Metchnikoff ne sont pas celles-là : il divise ces désharmonies en trois, désharmonie des fonctions digestives parce que l'on est passé d'un type de nourriture à un autre, désharmonie dans la fonction de la reproduction, et désharmonie dans le vieillissement. Et son point de vue est que, on a commencé par tenter de régler ces problèmes par les religions et les philosophies, mais que, aujourd'hui, la science va nous permettre de

les régler. La science nous permet, dit-il, de lutter efficacement contre ces désharmonies et en particulier, ce qu'il appelle de tous ses vœux, une étude scientifique du vieillissement et de la mort, va permettre à l'espèce humaine, de compenser un certain nombre de maux dont elle souffre. Il se fait fort de la conviction que, je le cite et ça je vous l'ai cité dans le document, "la nature humaine n'étant pas immuable, peut être modifiée, au profit de l'humanité", et il pense que l'humanité va marcher ou peut marcher vers une plus grande solidarité, par la spécialisation plus grande de ses membres, et la division du travail entre les générations. Ce qu'il préconise c'est que les progrès de la science permettant l'allongement de la vie, on puisse avoir dans sa vie deux périodes, la période de la jeunesse, qui peut durer jusqu'à trente, quarante ans, où on fera des études plus longues, où on apprendra les langues les uns des autres, où on fera des voyages un peu partout sur la planète et où on fera des enfants et où on élèvera ses enfants. Sans se mêler des tâches collectives, on se forme, pendant quarante ans et on fait des enfants. Puis, arrivé à un certain âge, on est chargé des travaux d'intérêts collectifs, on pratique la solidarité, on se spécialise dans quelque chose, et tout spécialement Metchnikoff, c'est son dada, pense que les vieillards les plus âgés devraient se spécialiser dans la politique, il ne croyait pas être si bien exhausté ! (salle), et que ça n'est pas fait pour les jeunes, qui font des politiques cahotantes, d'un bord à l'autre. Alors, Metchnikoff fait allusion à l'idée dont il dit qu'elle s'est répandue partout maintenant et que tout le monde la connaît, que l'on passe de l'égoïsme à l'altruisme, par la vie en société, en élargissant le cercle de ceux que l'on aime, de la famille à la tribu, de la tribu à la nation, de la nation à l'humanité, et c'était au début dit-il, un idéal, c'était verbal, on écrivait ça dans les livres, on le disait dans les déclarations universelles mais maintenant, on va pouvoir le faire grâce au développement des communications, sur la Terre, et grâce au développement des sciences.

(Fin CD 1 & CD 2)

Dans le premier texte sur la guerre et la mort, Freud avoue que le citoyen du monde civilisé, qu'il croyait être, est consterné, est désemparé devant la guerre, devant le fait que, d'une part, les états belligérants, violent toutes les règles qu'ils imposaient à leurs citoyens, par leur loi intérieure, donc dans les relations entre pays on viole toutes les règles soi-disant universelles, comme "tu ne tueras pas", que l'on faisait pratiquer à l'intérieur, et d'autre part, il est désemparé devant le fait que les

citoyens eux-mêmes, se comportent avec une brutalité dont on ne les aurait pas crus capables. "Et on s'étonne, dit-il, que chez des gens éduqués, le mal réapparaisse avec une telle violence. D'où la désillusion, en réalité, dit Freud, "il n'y a aucune extirpation du mal", civiliser les gens n'aboutit pas à extirper le mal qui est au fond. L'éducation, Freud le reconnaît, l'éducation transforme des enfants égoïstes en adultes dévoués aux autres, l'éducation transforme des enfants sadiques, qui se plaisent à torturer les animaux, en protecteurs des animaux et défenseurs de la cause animale une fois qu'ils sont devenus adultes, c'est Freud qui dit ça, mais l'éducation ne supprime pas les pulsions mauvaises, les pulsions égoïstes qui sont au fond de l'être humain. L'éducation ne fait que "mélanger" ces pulsions, avec la composante érotique, eh ! on retrouve l'amour et la haine, vieux comme le monde ! Donc, l'éducation mélange les pulsions de mal, d'agressivité, avec la composante érotique, en apprenant à l'enfant, voilà l'idée que Freud se fait du mécanisme, "en apprenant à l'enfant qu'on l'aime mieux s'il ne frappe pas sa petite sœur".

Le remodelage de la vie pulsionnelle dans le sens du bien, ce "dans le sens du bien" est une expression de Freud, qu'on appelle, c'est encore une expression de Freud, que l'on appelle "retournement de l'égoïsme en altruisme", "ce remodelage de la vie pulsionnelle est une répression continue de la pulsion égoïste et pas une suppression". Voilà l'important de la pensée de Freud, dans ce premier "Essai sur la guerre et la mort", il y a répression et non suppression de la pulsion agressive. Et l'inhibition de cette pulsion égoïste ou agressive, entraîne, dit-il, dans le psychisme, une tension permanente qui fait que la pulsion est toujours prête à réapparaître. Freud s'abandonne à dire, dans ce court article, que nous descendons d'une longue lignée de meurtriers, et que, si l'interdit, "tu ne tueras point", est si fort dans l'espèce humaine, culturelle, c'est que l'impulsion, inconsciente, est très forte. C'est ce que commente cette phrase très connue de Freud, "ce qu'aucune âme humaine ne désire, on n'a pas besoin de l'interdire".

L'autre texte, "Le malaise dans la culture", de 1930, est un texte beaucoup plus long, où Freud réfléchit sur le rapport entre les avancées scientifiques et les avancées de la civilisation chez l'homme. Selon lui, le progrès des sciences et de leurs applications techniques, alors, manifestement, au moment où Freud écrit son article, le grand progrès c'est le téléphone qui permet, dit-il, d'entendre la voix de son enfant à distance, d'être rassuré de savoir que son ami est arrivé à bonne destination, mais il fait aussi mention des progrès de la médecine, par exemple de

l'abaissement considérable de la mortalité infantile, de la presque disparition de l'infection chez les femmes en couches, et donc de la disparition de la mortalité maternelle au moment des accouchements, et de l'allongement de la durée de la vie. Ces progrès, dit-il, dus aux sciences et aux techniques, ne rendent pas les gens heureux. Tout le monde se plaint, les gens sont pessimistes, ils bénéficient de ces progrès, ils les apprécient ces progrès !, on apprécie le téléphone, on apprécie l'augmentation de l'espérance de vie, mais, on se dit en même temps, "à quoi bon diminuer la mortalité infantile si c'est pour avoir à se préoccuper d'avoir moins d'enfants, parce que si les enfants ne meurent pas, il va falloir en faire moins ! Ah ! Contrôle des naissances !" C'est que la culture "brime" le penchant à l'agression, et Freud, dans cet article-ci, se laisse aller à dire, je le cite, "aimer le prochain comme soi-même, rien ne va autant à contre-courant de la nature humaine originelle". Je vous ai cité un passage qui suggère que..., où est-ce qu'il est...?, "la culture impose à l'homme de grands sacrifices pulsionnels, et pour quel gain ? Pour un gain de "sécurité" ?" C'est-à-dire on échange du bonheur, dans la satisfaction des pulsions, du bonheur de type "jouissance", momentané, risqué, mais plein ! Le grand bonheur de tuer, par exemple, on échange ça contre un petit bonheur qui est lié à une sécurité, durable, mais dans la frustration, et peut-être dans l'ennui. Le passage que je vous ai cité dit ceci, "la question décisive pour le destin de l'espèce humaine, me semble être de savoir si, et dans quelle mesure, son développement culturel réussira à se rendre maître de la perturbation apportée à la vie en commun, par l'humaine pulsion d'agression et d'auto-anéantissement." En somme, la conclusion de Freud, qui n'est pas entièrement négative, la vie en commun, c'est ça notre avenir, la vie en commun, c'est pas drôle, mais on arrivera à le supporter, ou est-ce que l'on n'arrivera pas à le supporter ? Et est-ce que l'on va s'entretuer ?

Voilà le bilan si vous voulez, de quelques réflexions de l'entre-deux guerres mondiales. Je passe maintenant à la période de l'après-Deuxième Guerre mondiale, et là je passe et tout d'abord, je prends une série de témoignages que l'on trouve rassemblés, de témoignages exclusivement de biologistes, que l'on trouve rassemblés dans l'ouvrage de Munson, dont j'ai cité la référence dans le document, qui illustre le quatrième cours, la leçon sur "Morale et biologie", Munson. Munson a réuni un certain nombre de textes de biologistes, qui méditent sur, toujours ce même problème, qui avec les années devient de plus en plus confus, de plus en plus complexe, que chacun envisage à sa manière, et le premier témoignage que je

retiens est celui de Raphael, (...) Raphael que je vous ai mentionné ici dans le document, il y a cent ans, les progrès de la connaissance biologique faisaient une différence pour les croyances de l'homme. Aujourd'hui, les mêmes progrès de la connaissance biologique font une différence, pour la vie !, de l'homme. Autrement dit, la découverte des lois de l'évolution par Darwin, et ce qu'on a fait, la postérité de Darwin, ça a suscité des débats idéologiques au 19^e siècle, ça a très peu changé la vie humaine. Le débat Freudien est encore un débat idéologique. On voit que les pessimistes s'opposent aux optimistes, mais dans les années '60, les progrès de la biologie commencent à être des progrès réels, de même que ceux de la médecine, des progrès réels qui changent la réalité concrète, de la vie humaine.

Qu'est-ce que cela entraîne dans la manière de réfléchir au problème posé ? Si on se fie à la lecture de l'article, toujours dans la même collection de Munson, de Conrad Lorenz, l'éthologiste, article tiré de son livre sur l'agression, on y voit que la manière dont Lorenz pose la question du mal, dans les espèces vivantes et en particulier dans l'espèce humaine, est exactement la même façon que, un siècle avant. Nous lisons le passage de Lorenz, qui est un passage, je l'ai choisi, sur une des caractéristiques de la crise de la jeunesse chez l'être humain, qui est "l'enthousiasme militant", d'après Lorenz, on ne fait ça qu'une fois. L'enthousiasme, on s'engage pour une cause, on s'engage à fond, on ferait n'importe quoi pour la cause, et ensuite ça retombe, et on ne s'engage plus jamais dans son âge mûr, avec la même intensité, donc ce serait une des caractéristiques d'un âge de la vie. Et on le lit, "ce n'est pas cet enthousiasme en lui-même qui est noble, c'est les grandes visées de l'humanité, au service desquelles il peut être appelé". Et voilà l'aspect Janus de l'être humain, je ne vais pas traduire mot à mot, l'aspect Janus de l'être humain, d'après Lorenz, c'est que, cet être humain à un certain âge de sa vie est capable de s'engager pour une haute valeur humaine, et en même temps, capable, pour cette haute valeur et à son service, de tuer son frère ou sa sœur. Nous avons des exemples tout à fait contemporains de jeunes gens qui tuent leur sœur pour défendre un noble idéal humain ! Donc, Lorenz pense que persiste l'ambivalence pulsionnelle dans l'espèce humaine, à l'heure actuelle, et nous avons des faits tout à fait contemporains, qui vont dans le sens de cette prise de position.

D'autres biologistes contemporains de Lorenz sont plus optimistes que lui, en ce sens qu'ils pensent que la civilisation va nous a-mé-lio-rer ! Dans les textes que j'ai retenus pour le document, j'ai cité Julian Huxley, le petit-fils de Thomas, et celui

qui a été directeur de l'UNESCO à ses débuts. Julian Huxley nous dit que, "l'éthique individuelle sera toujours dans une large mesure, préoccupée du conflit entre le besoin de s'exprimer soi-même et le sacrifice de soi, mais aussi, et il évoque leur réconciliation par l'amour". Donc la réconciliation prédomine.

Weddington va dans le même sens, toujours dans la sélection de Munson, Weddington, le grand biologiste, pense qu'il y a quelque chose dans le processus évolutif qui rencontre l'assentiment de nos aspirations morales et, c'est ce qui nous fait que nous appelons l'évolution un "progrès", qu'il est irrésistible de voir dans l'évolution des espèces un progrès. Dans la sélection de Munson, qui donc fait le point de l'état d'âme des biologistes dans les années '60, on a tout l'inverse, les grands pessimistes, Robert **Hartgray** par exemple, un article intitulé "Les enfants de Caïn", nous sommes tous les enfants de Caïn, c'est-à-dire les enfants de quelqu'un qui a tué son frère, et nous portons ça à l'intérieur de nous-mêmes, à la fois la tendance à la criminalité et la culpabilité de la criminalité, à quoi répond d'ailleurs un article cinglant de Hashley Montaigu, "encore cette litanie de la dépravité innée de l'espèce humaine", c'est une réinvention du péché originel par les biologistes.

Dans les années '60, donc, en dépit des deux Guerres mondiales, en dépit des génocides, en dépit de tout ce qui s'est passé dans l'histoire humaine, il semble que la réflexion butte toujours sur le même obstacle, est-ce que ça va dans le bon sens, l'évolution biologique ou dans le mauvais sens, est-ce que la nature nous guide vers le bien ou est-ce que nous avons à nous opposer à la nature ? Qu'est-ce qu'il y a au fond de nous-mêmes qui explique nos pulsions morales, ou immorales, etc. ?

Si nous faisons le point vingt ans plus tard, le paysage a changé, et je vais terminer là-dessus. D'abord, Georges Williams, réédite l'essai de Huxley et vous avez la référence de ça dans le document de la séance d'il y a trois semaines, "Morale et biologie". La conférence de 1893, de Huxley a en effet été rééditée avec une préface et avec un long article de mise à niveau scientifique par Williams qui est biologiste, et dans cet article qui est un commentaire, pas tout à fait cent ans après mais presque, de l'article de Huxley, Williams dit en gros ceci : Huxley a sous-estimé le scandale que la nature met sous nos yeux. On peut dire que l'univers est "indifférent", si l'on pense à l'univers astronomique ou physico-chimique. Mais si on regarde l'univers biologique, la biosphère, on ne peut plus dire "indifférence", il faut dire "immoralité foncière", c'est l'horreur ! Dans les observations des biologistes, on collectionne maintenant, plus on en sait, plus c'est horrible, on collectionne

maintenant des descriptions, dans les espèces animales d'adultères, de viols, de tromperie, de masturbation, de cannibalisme ! On décrit le cannibalisme, "il est très commun chez les poissons", nous dit Williams, il est courant que les oiseaux qui pondent des œufs mangent la moitié des œufs avant d'avoir fini de les couvrir, chez les mammifères, l'infanticide est utile au mâle, donc le mâle ne se prive pas de tuer les enfants qu'il a lui-même suscités, les singes se volent leurs harems et cherchent à tuer les petits du précédent occupant du lit de leur partenaire, on explique même, on explique nous dit-il, tous les gestes altruistes par un égoïsme bien compris. Il n'y a plus maintenant chez les biologistes de possibilité de dire qu'il y a des comportements altruistes naturels. Les "comportements altruistes naturels" sont des comportements égoïstes, en réalité, il y a toujours une façon de les interpréter comme ça. Et Williams d'ajouter que l'idée romantique d'une nature "bonne" était peut-être admissible avant la découverte darwinienne, avant les observations des éthologues, avant les observations des zoologues, mais elle n'a plus cours aujourd'hui, bien que le langage trahisse souvent des restes de romantisme. On voudrait que la nature soit bonne et alors, quand on décrit les comportements animaux, nous dit Williams, on parle poétiquement de la "cour faite par l'oiseau à sa dame", mais on ne prononce pas le mot "esclavage" pour le traitement que les fourmis ont les unes à l'égard des autres. Hors si on parle de "faire la cour", on devrait aussi parler de "mettre en esclavage", mais on retient le vocabulaire méchant dans ces descriptions alors qu'on ne se prive pas d'un vocabulaire anthropomorphique, gentil, pour décrire les comportements animaux. Donc il y a chez les biologistes eux-mêmes, une espèce d'attente que la nature soit bonne, une volonté que la nature soit bonne, mais en réalité, elle n'est pas bonne ! Les comportements de réciprocité, les comportements de "je t'aide" sont toujours des comportements donnant-donnant, nous dit Williams, et pas du tout des comportements de pur altruisme. Et bien que Darwin ait trouvé ça bas, d'interpréter ça comme ça, c'est un fait, donc les biologistes seraient allés beaucoup plus loin que Darwin pour dire qu'il y a un "égoïsme foncier" dans la nature.

Aussi, Williams en arrive à la conclusion que Huxley avait raison de dire que l'ennemi demande à être combattu, l'ennemi était pire qu'il ne le croyait, mais, ajoute-t-il, cet ennemi doit aussi être connu, et la connaissance devrait nous apporter quelque chose car il reste un paradoxe, un paradoxe ou un mystère dans l'argumentation de Huxley. Comment une nature foncièrement égoïste et

fondièrement destructrice, sélective par destruction, comment cette nature a-t-elle produit l'être humain, que nous nous flattons d'être, c'est-à-dire un être capable, pas toujours, mais quelquefois tout de même, de bonté et de sens artistique ? De toute façon maintient Williams, une attitude qui irait dans le sens de la nature est au service de l'ennemi ! Connaissons notre ennemi, mais si nous allons dans le sens de la nature nous sommes au service de l'ennemi. Williams cependant admet en fin de course, son commentaire est très long, que, du côté des institutions humaines dont l'évolution se fait peut-être bien selon des lois darwiniennes, du côté des institutions humaines, il y a aussi beaucoup de mal, et il faut donc combattre à la fois l'ennemi naturel et là je le cite, "combattre à la fois l'ennemi naturel et les ennemis institutionnels favorisés par l'évolution culturelle." Voilà une peinture noire et pourtant on est déjà presque cinquante ans après la Seconde Guerre mondiale. C'est que Williams a pris connaissance des travaux des sociobiologistes, et s'appuie sur eux. Et, effectivement, les travaux de Wilson peuvent être interprétés dans ce sens-là. Ils peuvent aussi être interprétés dans un autre sens. Que dire, très rapidement, des travaux de Edouard Wilson ?

Edouard Wilson est le créateur de la sociobiologie, et l'objet de la sociobiologie est d'après lui, de "reformuler en termes biologiques, les fondements des sciences sociales". Reformuler en termes biologiques ça veut dire reformuler dans les termes de la nouvelle synthèse de la théorie de l'évolution, la synthèse de Mayr et de ses collègues. Le problème central que se pose cette nouvelle discipline lancée par Wilson, qu'est la sociobiologie, le problème central est, dit-il, je le cite, "comment l'altruisme qui par définition réduit les capacités adaptatives de l'individu, ses capacités de survivre à la sélection, comment l'altruisme peut-il résulter de la sélection naturelle ?" Et, la réponse est, "les liens de parenté", la socialisation commence avec les liens de parenté et l'altruisme se développe au sein des liens de parenté. Le point faible de l'argumentation de Wilson, et on a... Le travail de Wilson a été extrêmement critiqué aussitôt sa parution, et le débat a été une fois encore très idéologique, de sorte que les arguments scientifiques ont été assez peu pris en compte. Vue avec le recul, la faiblesse du travail de Wilson est de présupposer une inscription de l'altruisme dans le génome, c'est-à-dire une sélection de l'altruisme qui a pour résultat son inscription dans un gène ou dans un certain nombre de gènes. Wilson accepte l'hypothèse de Darwin qu'il peut y avoir une sélection de groupe. Cette hypothèse est très discutée chez les biologistes, certains l'admettent d'autres

non, certains pensent que ce qui est sélectionné c'est l'individu pas le groupe, d'autres pensent que ce qui est sélectionné ou soumis à la sélection, c'est le gène et ni l'individu, ni le groupe, et Wilson admet une part de sélection de groupe. Il pense, comme une tradition darwinienne, il pense que cette sélection de groupe peut venir à sélectionner des gènes, ou un gène ou un certain nombre d'éléments génétiques de l'altruisme. Or, l'altruisme est comportemental et supposer qu'il puisse y avoir un gène pour un comportement, est quelque chose qu'aujourd'hui, les biologistes semblent condamner. À mesure que l'on a mieux analysé le génome humain, que l'on a compris que le nombre de gènes est relativement limité dans le génome humain, que l'on a compris que les comportements sont extrêmement complexes, et qu'il ne peut pas y avoir un gène pour un comportement tout entier, qu'il en faudrait toute une multitude pour un comportement, on en est venu, et cette critique est faite par exemple par le livre tout récent que je vous ai mis ici dans la bibliographie, de Roubertoux, "Existe-t-il des gènes du comportement ?", on en est venu à penser que s'il y a des prédispositions génétiques, chez les mammifères par exemple, ce sont peut-être des prédispositions qui facilitent la vie en société mais sûrement pas une prédisposition à l'altruisme définie comme le respect de la règle d'or, "fais aux autres ce que tu voudrais que l'on te fasse". Donc le lien est certainement beaucoup plus éloigné qu'un lien direct, un gène - un comportement. Cela dit, ce que l'on peut retenir de l'argumentation de Wilson qui est étayée par de très nombreuses observations, et c'est un travail qui est scientifiquement extrêmement sérieux, c'est que, la culture humaine n'est pas entièrement libérée des contraintes du génome humain et que, de la même façon que, nos émotions élémentaires ont probablement des éléments qui leur correspondent, l'aptitude à certaines émotions a probablement des éléments génétiques qui lui correspondent, ou certaines fragilités émotionnelles, de la même façon nos sensibilités morales ont probablement quelque chose à voir avec la base génétique dont nous disposons. Que la culture ne soit pas affranchie des gènes est une chose, qu'elle se réduise aux gènes en est certainement une autre, que Wilson n'accepte pas puisqu'il dit que, en même temps qu'il dit qu'il est temps que l'on retire l'éthique aux philosophes et qu'on la biologise, c'est-à-dire en même temps que l'on donne un substrat biologique aux sciences humaines, on donne un substrat biologique à la réflexion morale, en même temps que ça, il suggère que le travail que les biologistes font sur le génome, les psychologues devront le faire sur l'évolution psychologique, le développement psychologique de

l'enfant, et que la réflexion que les sociobiologistes font sur les éléments de moralité qu'il peut y avoir dans les espèces animales, doit être complété par une réflexion sur la manière dont un enfant, au cours de son développement, acquiert, passe par un certain nombre de stades d'évolution de sa moralité. En fait, sur ce point, Wilson adhère explicitement au travail de Colberg, qui est un psychologue et qui a étudié, qui a une conception "génétique développementale" du développement moral, et qui distingue trois niveaux de comportement moral, trois niveaux chacun distingué en deux niveaux, ça fait six niveaux en tout, et il essaie de montrer que l'enfant passe par tous ces stades : d'abord il obéit pour éviter d'être puni, ensuite il se conforme à ce qu'on lui dit de faire pour obtenir des récompenses et échanger des faveurs, ensuite il se conforme pour éviter d'être rejeté ou pas aimé, puis, il prend conscience de ce que c'est que "le devoir", c'est-à-dire il se conforme pour éviter la désapprobation de l'autorité et pour éviter sa propre culpabilité, ensuite il s'élève jusqu'à la compréhension qu'il y a des règles et des contrats, et il respecte la règle pour la règle, même si il pense qu'elle est arbitraire, et enfin, il arrive au niveau de la conscience morale proprement dit, c'est-à-dire du choix des principes qu'il va suivre, et qui peuvent l'amener à transgresser les règles dans certains cas. Très clairement, Wilson pense que, de même que lui prépare un terrain biologique pour la sociologie, les sciences cognitives devront apporter une base biologique à cette analyse du psychologue, qui distingue des niveaux de comportement moral, qui doivent correspondre à des étapes du développement du cerveau. Et voilà ouverte la voie sur laquelle actuellement les biologistes semblent se diriger, c'est la voie sur laquelle il s'agit de dire que "le développement du cerveau se fait peut-être selon des lois darwiniennes, c'est-à-dire variation – sélection, mais d'une autre manière et en décrochage par rapport à l'évolution des espèces biologiques, et il y a comme une rupture entre ce qui, dans le développement du cerveau, est directement lié au génome humain, et ce qui, dans le développement du cerveau décroche par rapport à ce qui est inscrit dans le génome humain".

Ce en quoi le développement du cerveau va plus loin que ce que le génome donne, est acquis par l'interaction entre le cerveau et le monde extérieur, et un certain nombre d'auteurs comme Sober ou Changeux ou **Seraconde**, vont très clairement dans ce sens à l'heure actuelle, en disant, "il y a deux développements superposés et le second, celui du cerveau, n'est pas réductible au premier, donc même s'il y a sélection d'une certaine base génétique au sens du bien et du mal, le

développement du cerveau accompagne un développement culturel qui n'est pas réductible à cette base." Je veux maintenant, vous lirez les quelques citations, je veux maintenant en venir à une conclusion qui dise quelque chose de ce que, une anthropologie philosophique pourrait être aujourd'hui. Cette exploration que j'ai faite de l'apport des sciences biologiques et médicales à une anthropologie, me laisse penser en premier lieu que, une anthropologie philosophique est aujourd'hui possible et même que c'est une tâche importante, là-dessus, beaucoup d'auteurs contemporains sont d'accord et en appellent à l'élaboration d'une anthropologie philosophique. Si on n'en voit pas encore bien les traits, de cette anthropologie appuyée sur la base des sciences de la vie, c'est peut-être, qu'on n'y est pas prêt, et je vous ai, en appendice à la conclusion, cité ce passage de Elias, dans son livre sur "La solitude des mourants", où il est dit que l'idée de décider des buts à poursuivre pour l'humanité, des projets, des actions qui ont du sens ou non pour les êtres humains, l'idée que cette idée est une tâche qui leur incombe, cette idée est probablement encore insupportable pour bien des gens. Donc peut-être si cette anthropologie n'a pas encore trouvé clairement ses lignes, c'est que, on n'est pas prêt, et Gilbert Hottois dit que on a tout le temps devant soi pour le construire.

Alors, pourquoi est-ce que l'on peut douter de la possibilité de cette anthropologie ? Eh bien parce que, comme je l'ai suggéré en citant Foucault, en commençant tout à l'heure, l'homme a perdu son essence et en perdant son essence, on a pu croire que l'on ne pouvait plus faire une réflexion sur ce qu'EST l'homme, puisqu'il n'a plus d'essence, son essence ou sa dignité intrinsèque, lui étant conférée par la vocation divine que lui prêtait une certaine religion ou autre. En fait, avec les apports de la biologie moderne, on peut dire que, ce que l'homme a essentiellement perdu, c'est la permanence de son essence. Il faut qu'il intègre l'idée qu'il est en devenir, que son essence change, donc ça n'est plus une essence au sens de la métaphysique traditionnelle. Or, intégrer cette idée d'un "devenir humain", est apparemment très difficile pour une espèce qui s'est raccrochée à l'idée d'une stabilité d'elle-même, d'une nature permanente d'elle-même. C'était ma première observation.

La seconde serait que, ce que l'homme est aujourd'hui et ce que l'homme a été, dans le passé, c'est aux sciences de la vie et aux sciences humaines et sociales, en particulier l'histoire, à nous le dire. Et, ce que les sciences de la vie en particulier nous suggèrent, sur ce que l'homme est, et a été, ou ce dont il vient, ce

qu'elles nous suggèrent, c'est d'une part les solidarités avec le monde vivant tout entier et même l'univers entier, l'espèce humaine est solidaire d'un univers, elle est constituée par les molécules qui ont émergé dans cet univers, et l'espèce humaine est solidaire de sa planète, pour le moment du moins, sur cette planète, cette espèce est une espèce qui est devenue absolument dominante et qui est une menace pour les autres espèces, et en même temps, cette espèce a des individus extrêmement vulnérables, fragiles et qui ont du mal à vivre cette vulnérabilité. L'espèce se prolonge au-delà des individus, et les individus constitutifs de l'espèce sont des individus dont la vulnérabilité fragilise l'espèce de l'intérieur. Mais on peut dire que le combat externe elle l'a largement gagné, même trop, maintenant, elle se dit qu'elle l'a trop gagné, et qu'il faut préserver les autres espèces par exemple. Mais ça, c'est le propos des sciences de la vie à le révéler, les sciences de la vie nous indiquent aussi l'extrême homogénéité du génome humain, j'en ai parlé, et en même temps la diversité irréductible des individus dans l'espèce.

Ce qui reste pour une anthropologie philosophique, c'est la tâche prospective et l'engagement qui doit suivre. Cette tâche prospective, elle répondrait aux questions de Kant que j'avais mentionné déjà plusieurs fois, qu'est-ce que l'homme peut être, donné les connaissances qu'il a acquises, qui lui ont ouvert toutes sortes de possibilités et qu'est-ce que l'homme veut être ? Et cela suppose, pour une anthropologie à venir, d'abord une réflexion sur le rôle de la connaissance scientifique, et l'identification de ce qui est progrès et de ce qui ne l'est pas. À l'époque des Lumières, on avait tendance à penser que le progrès des connaissances entraînait automatiquement un progrès de la civilisation. Aujourd'hui, on a tendance à penser tout le contraire, que le progrès des connaissances permet à une civilisation destructrice d'être de plus en plus destructrice. Donc une réflexion sur le rôle de la connaissance et certainement elle est déjà en route, elle est perpétuellement en route, j'ai parlé du mouvement bioéthique qui accompagne le progrès des sciences biologiques. Un autre aspect de la tâche prospective, c'est le discernement des possibles qui s'offrent à l'espèce humaine actuellement et l'évaluation de ces possibles, qu'est-ce que l'homme peut être ? Je pense que cela incite à revoir la notion de perfectibilité sur laquelle les philosophes des Lumières ont beaucoup insisté. Certainement les sciences biologiques, aujourd'hui, nous laissent entrevoir une possible perfectibilité biologique, les philosophes des Lumières pensaient que la perfectibilité réside dans l'éducation, c'est-à-dire qu'elle est

culturelle et non pas biologique, j'ai tendance à penser qu'ils avaient probablement raison et que l'on aurait avantage, de la même façon qu'il y a toute une réflexion éthique attentive, qui accompagne les avancées des sciences biologiques, qu'il devrait y avoir un accompagnement permanent des méthodes d'éducation, par une réflexion "sur" les objectifs de l'éducation, l'efficacité de l'éducation, ce qu'elle produit, ce qu'on doit viser, et, il me semble... Bon, ça a l'air rétro ce que je dis-là, mais je pense que les sciences cognitives toutes balbutiantes qu'elles soient, sont probablement appelées à se donner ce programme, de donner un éclairage sur les possibilités d'éducation donc sur les possibilités de construction du cerveau humain.

Enfin, ma quatrième remarque, et je terminerai là-dessus, sera un retour sur l'idée de "ce qu'est intériorisé le devenir", ce qu'est intériorisé en étant favorable à cela puisque c'est comme ça, une certaine absence de permanence de la nature humaine. On peut appeler ça, "la créativité de l'espèce". Cette créativité de l'espèce, il me semble qu'elle est prise actuellement, elle est sentie avec beaucoup d'inquiétude, elle est sentie en tout cas, du côté des sciences biologiques et de leurs avancées actuelles, elle est sentie avec beaucoup d'inquiétude et d'appréhension, et si on parle tant du "principe de précaution", c'est parce que, on ne voudrait pas changer trop vite. Même si des changements sont possibles et même si on considère que cela serait des améliorations, donnons-nous le temps d'absorber une chose après l'autre, n'allons pas trop vite.

L'apprentissage de la gestion de la créativité, de l'invention de l'espèce, est un apprentissage certainement très difficile parce que la créativité ne se dirige pas, elle ne peut que s'accompagner, et c'est un thème chez à Gilbert Hottois. Enfin, un aspect de la gestion de cette créativité suivrait à mon avis la suggestion de Gilbert Simondon, que, contrairement à l'impression que peut donner la contemplation du problème du passage de l'égoïsme à l'altruisme, comme un élargissement du cercle, de la cellule familiale à l'humanité, avec disparition de la spécificité individuelle, de l'agressivité individuelle, de ce qui fait l'originalité individuelle, les différences individuelles, et on aurait, me semble-t-il, intérêt à creuser l'idée de Simondon "qu'il n'y a d'élargissement que possible", de mouvement vers ce qu'il appelle le transindividuel,"que par un renforcement des individualités". C'est-à-dire qu'il y a complémentarité entre des individualités fortes et des ensembles forts parce que les individualités créent des liens solides, alors que les individualités faibles ne créent pas des liens solides. C'est une suggestion qui est dans le texte de Simondon, sur

l'individuation psychique et collective, qui est assez obscur chez Simondon et je pense que c'est quelque chose sur quoi une anthropologie philosophique aujourd'hui pourrait retravailler.

Voilà, je vous remercie.

Applaudissements.